

# THE AFTER



Roman minuscule en dix chapitres inégaux.

*Chapitre Premier : Où l'on notera qu'un film peut avoir suite et fin alors que son principal personnage bizarrement non.*

2

---

After the end... Hrundi V. Bakshi creva la roue arrière de son roadster Morgan bleu horizon et partit en zigzags immoler un palmier de Sunset Boulevard.

*Chapitre Deuxième : Où l'on constatera que certains personnages ne retiennent pas les leçons du film dans lequel ils ont joué voire été joués.*

After the end... Michelle Monet reçut un énième appel téléphonique de C.S Divot qui se confondit en excuses, lui permettant d'obtenir finalement de nouveaux essais,

de nouvelles rencontres et de nouvelles parties mondaines voire, plus tard un peu plus tard, ce week-end à Aspen Colorado dont les conséquences feront la une des journaux.

*Chapitre Troisième : Où il apparaîtra évident qu'après un tel film, la Police ne puisse qu'accroître les encombrements, et que les moindres effets soient à la cause des sources principales.*

After the end... Mr. Clutterbuck eut de très gros problèmes avec ses diverses polices d'assurances : d'abord celle de son épouse hospitalisée en urgence après la fête, puis avec celle de sa mirifique demeure de Beverly Hills ravagée par une série d'inondations inexplicables, avec celle, enfin, de sa dernière production cinématographique (un mauvais remake du *Gunga Din* de George Stevens) terminée à la va-vite fin 1969, avec plus de six mois de retard sur le planning et autant de millions de dollars de dépassement partis en fumée, ce que ne lui pardonnèrent jamais ni ses banquiers, ni ses

amis et néanmoins associés qui l'abandonnèrent au courant tragique du destin.

*Chapitre Quatrième : Où l'on verra combien les personnages secondaires du film se croient soudain d'importance, qui savent mener à bien leur projet en profitant du moindre mal.*

After the end... Rosalind Dunphy fit passer un très mauvais quart d'heure, une très mauvaise journée et une très mauvaise semaine à son congressman de mari qui avait osé l'entraîner, elle, dans une soirée aussi vulgaire... pleine de vieux acteurs, de jeunes idiots, d'invités médiocres et de personnels absurdes dont, personnellement, elle serait partie au bout d'une heure à peine si seulement Mr. Dunphy n'avait pas gardé, chevillée au corps depuis son Kentucky natal, cette sorte de politesse crasse des petites gens qui l'exaspérait tant depuis le premier jour, si bien qu'elle s'était récemment promise de la lui faire payer en annonçant avec parcimonie — une veille d'élection serait parfaite — son

intention de divorcer et de retourner vivre Upper East-Side, dans ce Manhattan qu'elle n'aurait jamais dû quitter.

*Chapitre Cinquième : Où l'on verra l'un des héros muets du film contraint de prendre la parole pour mieux s'extraire du chaos, et rejoindre ainsi la cosmogonie d'Easy Rider.*

After the end... Levinson le serviteur saoul qui effectuait là un des mille petits boulots lui permettant de poursuivre ses rêves d'acteur plus très jeune, dut répondre à des questions de police aussi compliquées que des théorèmes mathématiques et qui lui causèrent, d'ailleurs, de terribles maux de tête étant donné qu'il ne se souvenait de rien et que, ne s'en souvenant pas il ne pouvait donc rien dire sinon, toutes les dix secondes environ, répéter au sergent rieur penché sur lui que : Il devait *ab-so-lu-ment* prendre une douche et, *ab-so-lu-ment* changer de chemise afin de, *ab-so-lu-ment* pouvoir se rendre au pot de début de tournage d'un petit film où il comptait bien

faire de la figuration auprès d'un trio d'inconnus nommés Fonda Peter, Hopper Dennis et Nicholson Jack que le policeman ne connaissait ni l'un, ni l'un, ni l'autre.

*Chapitre Sixième : Où l'on déplorera non crocodilement que la potentialité féérique du film ait pu sombrer sous le couteau du jour, et qu'une étoile puisse disparaître sans avoir jamais brillé.*

After the end... Stella d'Angelo, la vraie-fausse starlette italienne née à Nice, France, et danseuse aux Folies Bergères de Paris en tournée dans les casinos du Nevada qui, deux jours plus tôt, s'était faite prendre en autostop à la sortie de Las Vegas par un choriste d'Andy Williams qui l'avait débarquée, au petit jour, sans armes ni bagages dans ce petit bar de Venice Beach où elle fut aussitôt engagée comme serveuse avant de rencontrer — le jour même — l'assistant réalisateur de C.S Divot avec lequel elle débarquera à la soirée des Clutterbuck, continuant de croire en sa bonne étoile hollywoodienne

avant de se dissiper dans une aube rose et bleue, bras dessus bras dessous avec un inconnu quant à lui en route vers une autre fête et une certaine partie de strip-poker après laquelle Stella sera effectivement retrouvée, inanimée, dans une ruelle adjacente de Rodeo Drive, les vêtements déchirés, saturés de sperme comme de sang, avec des marques violacées de strangulation et de coups orbes sur tout le corps ce qui porta aussitôt les autorités locales vers le désormais célèbre «étrangleur des collines», qui défrayait l'actualité criminelle de la Cité des Anges depuis plusieurs semaines déjà.

*Chapitre Septième : Où l'on suivra nos vrais personnages évoluer vers les meilleures et les pires intentions, s'exposant clairement à la friction des contraires et au spectre du crime évanescent.*

After the end... C.S. Divot qui voulait absolument terminer son remake de *Gunga Din*, jouera de toute son influence auprès des autorités locales afin d'éviter —

suite à l'agression subie par le malheureux Majordome — une possible garde à vue à son producteur Fred Clutterbuck, finira bel et bien sa nuit avec le visage de Bakshi toujours en tête, et rentrera chez lui sur les coups de onze heures du matin non sans avoir rappelé Michelle Monet une bonne douzaine de fois, tant et si bien qu'il se laissa volontiers convaincre par de nouveaux essais, par de nouvelles parties à Beverly Hills, par un dîner en tête à tête et plus tard, un peu plu tard, par ce week-end prolongé dans son chalet d'Aspen Colorado, où c'est au cours de la nuit du 21 au 22 décembre 1972 (soit une semaine après leur surprenant mariage et leur non moins surprenante dispute à propos d'un stetson blanc), qu'ils allèrent selon les témoins jusqu'à se battre comme des chiens et échanger des coups de feu dont deux, "accidentellement" partirent droit dans l'abdomen rebondi de Divot qui n'en réchappera pas, ce qui vaudra trente jours de prison ferme à sa toute jeune épouse enfuie au Mexique, et moins d'une semaine de grain à moudre aux poules de la basse-cour hollywoodienne.



*Chapitre Huitième : Où la plus malheureuse héroïne du film se rappellera tragi-comiquement à notre mémoire, comme transportée par la folie des occasions et l'infantilisme de nos propos mêmes.*

After the end... Mrs. Clutterbuck passa effectivement deux jours au Cedars-Sinai Medical Center où le gratin hollywoodien fit assaut de mondanité pour la visiter, les bras chargés de fleurs, de livres, de pâtisseries françaises et de pralines délicates sans se douter qu'elle devrait ensuite en passer par deux semaines de repos forcé au Bethesda Sanatorium de Selma et, dans la foulée, par vingt deux années au peu reluisant Fairy Home de Charming, années au cours desquelles elle devînt tristement célèbre dans le milieu hospitalier de toute la Côte Ouest avec son histoire : « Un homme noir muni d'une seule chaussure blanche et déguisé en plombier, s'introduit dans une grande maison de verre et de porcelaine, vole tout ce qui fait sa vie à une brave Dame, ses bijoux et ses tableaux de maître d'abord, ses meubles de piscine et son Manneken pis en bronze ensuite, puis son téléphone en bakélite orange et ses deux enfants, puis son gros mari et les cigares de son gros mari, enfin il

repart sur un éléphant bariolé, en compagnie d'une danseuse française et d'un perroquet vert criant *Birdie Num Num...* », certains infirmiers voulurent, un instant, immortaliser cette même histoire en épitaphe à la pauvre Mrs. Clutterbuck lorsque, le 29 février 1992 elle s'éteignit à la suite d'une violente crise de hoquet contractée — paraît-il — en regardant un film de Jacques Tati à la télévision.

*Chapitre Neuvième : Où l'on découvrira enfin qu'un film ne peut pas en cacher qu'un seul autre, et que sous le beau masque d'un personnage débordent parfois les strates du mal absolu.*

After the end... Wyoming Bill Kelso, fils unique de Jacques-André Chelsomian — feu le célèbre « modiste des stars » comme le surnommait les journaux d'avant-guerre puisqu'il avait, entre autres, façonné le bibi de Greta Garbo dans *Ninotchka*, celui de Pola Negri dans *Madame Bovary*, la toque de Marlene Dietrich dans *The Scarlet Empress* et même un improbable béret basque

pour Jean Harlow — et de Anna Chelso née Aramian, rentra péniblement chez lui le bougre après cette épaisse nuit, la chevelure toute décontenancée, les yeux rembrunis, le squelette fourbu et les vêtements inhabituellement souillés de taches résistantes qu’il descendit laver lui-même à la cave en insistant pour que sa mère aille se coucher, alors que comme à son habitude la vieille femme n’avait pas dormi de la nuit en l’attendant, les sens tout en osmose avec le verrou des portes de la maison afin d’être là pour l’accueillir, pour le déshabiller, pour le laver, le coucher et lui apporter au lit un bon verre de lait chaud teinté de miel et de gingembre, ce qu’elle faisait depuis toujours mais, il est vrai, avec un peu plus de compassion depuis que la carrière de son cowboy préféré avait ralenti en raison de la guerre, du Maccarthisme, du déclin du Western technicolor et de l’avènement des séries télévisées dont le grand et beau Wyoming Bill n’avait pas pu, n’avait pas su prendre le train en marche à l’instar de son jeune ami Clint devenu presque une star déjà, toutes choses ayant fatalement fait le terreau des excroissances

neurasthéniques de son fils, de ses addictions à l'alcool, aux drogues, et à ses fréquents accès de violence par ailleurs bien connus des services sociaux et policiers du Comté.

*Chapitre Dixième : Où l'on finira par comprendre vers où le film ne voulait point aller, et considérer enfin le moindre de ses personnages à l'aune du principal, bouclant ainsi la boucle sur quelques accords de cithare.*

After the end... Frances, l'employée de maison noire des Clutterbuck dansa jusqu'à midi passé en compagnie de ses nouveaux amis (une étudiante canadienne, une chanteuse ukrainienne, un accordéoniste polonais, un joueur de tambour pakistanais, deux mexicains, une colombienne, quelques local-natives californiens...) venus mettre l'ambiance finale à la Party et puis, après s'être délestée presque inconsciemment de sa défroque de soubrette, elle partit en sous-vêtements blancs de la villa pour ne plus jamais y remettre les pieds, mourant au

moins dix fois par la suite et renaissant quinze, au cours d'un itinéraire spirituel moral et géographique auxquels rien ne prédestinait pourtant cette fille des quartiers pauvres de Watts pour qui cette soirée demeura également inoubliable, puisqu'elle la vit s'en aller vers San Francisco, errer un temps parmi les poètes anonymes et les aventuriers de Haigh-Ashbury, là où elle fit entre autres la connaissance d'Allen Ginsberg et de Timothy Leary, d'Emmett Grogan et de Cassius Clay, fut une occasionnelle choriste derrière les Grateful Dead ou Santana, avant que de faire une décisive rencontre en la personne d'Angela Davis, qui la bouleversa littéralement et qu'elle accompagna au travers du monde jusqu'à Berlin et jusqu'à cette malheureuse poignée de main avec Erich Honecker que Frances n'apprécia guère, autant d'années de lutte et d'apprentissage qui lui permirent d'avoisiner tant de figures, de cultures et de langues insoupçonnées dont les vents peu à peu l'orientèrent vers l'Inde aux alentours de 1975/1976, où elle se décida à partir avec son compagnon d'alors, rescapé de la guerre du Vietnam, vers un ashram du

Tami Nadu proche d'Auroville où l'ancienne petite employée de maison apprit à lire et à écrire le sanskrit, à nouer le sari de trente sept manières différentes, à remuer correctement la tête pour se faire comprendre en société et, malgré les tabous, à apprendre l'art difficile de la cithare auprès d'un ancien étudiant de Ravi Shankar, avec lequel elle signe encore aujourd'hui de ravissantes compositions musicales pour les films de Bollywood.